



OTAGES
LA FIN DU

LES MOULIN-FOURNIER SONT LIBRES. APRÈS DES NÉGOCIATIONS DISCRÈTES, LES ISLAMISTES DE BOKO HARAM ONT FINI PAR LES RENDRE À LA FRANCE



«Aujourd'hui, c'est la vie qui a gagné», a déclaré François Hollande en accueillant la famille Moulin-Fournier à l'aube du samedi 20 avril à Orly. Il parlait non seulement du dénouement heureux, mais aussi de la formidable résistance de cette famille avec quatre enfants. Les sept otages français ont été libérés dans la nuit du jeudi au vendredi, après deux mois de détention. C'était la première fois que Boko Haram, connu pour sa haine de l'Occident, kidnappait des Européens. Le 18 mars, dans une vidéo diffusée par les ravisseurs, Tanguy, le père de famille, poussait un cri d'alarme : « Nous perdons nos forces chaque jour. » Une course contre la montre était alors engagée. Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, martelait l'objectif : « Les sortir de là vite et en vie. » Mission accomplie.

A l'aéroport de Kolofata, une petite ville du nord du Cameroun près de laquelle a été libérée la nuit précédente, la famille Moulin-Fournier. Harassée, elle s'apprête à prendre un avion pour Yaoundé, la capitale. De g. à dr. : Cyril, l'oncle, Clarence, Maël, Albane, leur mère, Eloi près de son père, et derrière, Andéol. A leurs côtés, portable à l'oreille, Bruno Gain, l'ambassadeur de France au Cameroun.

CALVAIRE



Vendredi, 21 heures, heure locale. Laurent Fabius à la présidence du Cameroun avec le chef de l'Etat, Paul Biya, l'acteur clé de la libération.



Vers 23 heures, le même jour, la famille au complet s'apprête à grimper dans le Falcon médicalisé qui la ramène à Paris, avec Laurent Fabius.




Tanguy Moulin-Fournier salue chaleureusement Pierre Moukoko Mbonjo, le ministre des Relations extérieures du gouvernement camerounais.



Derrière Albane et les enfants, l'infirmière militaire qui les accompagne.





Ce serait grâce aux intenses et discrètes négociations conduites par Laurent Fabius, le ministre des Affaires étrangères et le président camerounais Paul Biya, que les otages auraient eu la vie sauve. Les islamistes de Boko Haram n'ont jamais officiellement demandé d'argent, mais la libération de leurs femmes et de leurs compagnons d'armes. Ils auraient pourtant reçu un dédommagement pour leurs « frais ». A peine sorti de l'enfer, Tanguy veut retourner au Cameroun. Il a même annoncé reprendre son travail sous huit jours. Le Quai d'Orsay le lui aurait vivement déconseillé.

« IL FAUT LES
SORTIR DE LÀ
VITE ET EN
VIE », AVAIT
PROMIS FABIUS

Dernières heures à Yaoundé.
*Vendredi en début de soirée,
Cyril et Tanguy Moulin-Fournier
avec Laurent Fabius à la résidence
de l'ambassadeur de France.*

TANGUY MOULIN-FOURNIER

« ON A ROULÉ DANS LA NUIT, PUIS NOS RAVISSEURS NOUS ONT DIT : “COUREZ, MAINTENANT, C’EST EN FACE” »

PAR LISERON BOUDOUL ET JACQUES DUPLESSY

Sur le tarmac de l’aéroport, à Yaoundé, Albane Moulin-Fournier embrasse avec émotion une amie qui, en larmes, demande qu’elle lui retire elle-même le bracelet bleu de soutien aux otages, où figurent les prénoms de tous les siens. Sous l’œil étonné des membres de la cellule de crise du Quai d’Orsay, Tanguy glisse à l’amie : « On va revenir. » La famille et le ministre des Affaires étrangères, Laurent Fabius, venu la chercher au Cameroun, embarquent dans l’avion médicalisé. Immédiatement, Tanguy s’écroule sur le lit, épuisé.

Catho et nomade, ce sont les deux caractéristiques de cette famille tombée amoureuse du Cameroun. Les Moulin-Fournier sont curieux du monde, avides de voyages et de découvertes. Tanguy, le père, qui a eu 41 ans en captivité, est issu d’un milieu aisé. Né dans les Yvelines, il a grandi en partie à l’étranger, en Italie et en Russie. Diplômé d’une école de gestion à Lyon, il débute une carrière internationale avec un premier emploi chez EDF, en République tchèque. En 2000, Tanguy Moulin-Fournier épouse Albane Striffling, fille d’un viculteur du Beaujolais. Le couple part en Roumanie pour GDF Suez. Chaque fois, Tanguy met un point d’honneur à apprendre la langue du pays. « C’est une politesse », explique-t-il à un journal roumain.

La famille, qui s’est agrandie de quatre enfants, pose ses valises à Yaoundé, au Cameroun, en 2011. Tanguy continue d’être employé par GDF Suez, sur un projet de liquéfaction du gaz naturel. Il occupe le poste de directeur externe. Albane ne travaille pas. Très engagée dans la paroisse tenue par la communauté Saint-Jean à Yaoundé, elle intervient aussi, bénévolement, dans un orphelinat de la banlieue de la capitale. Leurs proches décrivent une famille « soudée et forte », avec des « valeurs traditionnelles enracinées dans une foi catholique profonde ».

Et puis le 19 février dernier, soudain, le drame. Au cours d’une excursion dans le parc de Wasa, dans le nord du pays, Tanguy, Albane, leurs quatre fils — Eloi, 12 ans, Andéol, 10 ans, Maël, 8 ans, et Clarence, 5 ans — et le frère de Tanguy, Cyril, sont capturés par des hommes à moto qui les emmènent au Nigeria. Les islamistes de Boko Haram revendiquent l’enlèvement. La famille sera détenue à deux endroits différents. « Nous sommes restés trois semaines dans la savane, sous une tente de 15 mètres carrés, avec juste une petite couverture chacun pour s’allonger la nuit, racontera Tanguy. On ne tenait pas debout. Nous n’avions pas le droit de bouger, mais nous n’avons jamais été entravés. La chaleur était accablante. Il y avait juste quelques buissons. » C’est une boîte de Scrabble qui leur permet de tenir, diront-ils. Et trois livres qu’ils ont dans leur sac : les « Fables » de La Fontaine, « La chèvre de monsieur Seguin », « Gatsby le Magnifique » et un ouvrage de prière. Leurs ravisseurs, qui occupent une tente à côté, les surveillent toute la journée en graissant leurs armes.

Les Moulin-Fournier sont ensuite déplacés vers un autre campement, dans un lieu un peu moins hostile. Là, la famille peut davantage bouger. Elle trouve refuge sous un arbre, qui lui apporte un peu d’ombre. Le rythme de vie est fonction du soleil. « Nous nous levions tous les matins à 5 h 30 et devions nous coucher au crépuscule, vers 18 h 30, raconte Tanguy. Les ravisseurs nous donnaient du riz et des sardines. Nous préparions notre cuisine. Nous allions chercher notre bois pour le feu. Ce qui nous a le plus manqué, c’est l’eau. Elle était souvent boueuse, sentait parfois l’essence. C’était une bataille quotidienne. Il fallait sans cesse en redemander, elle arrivait une heure, deux heures plus tard. Nous avons souffert de la soif. » Leur secret pour tenir ? La cohésion familiale et la prière. « Avoir un rythme tous les jours, c’est important, explique Albane. Nous avons aussi beaucoup chanté ensemble. » Avec pudeur, elle ne dira pas quoi. Sans doute des cantiques, peut-être des chansons d’enfants... Impossible pourtant, malgré une discrétion qui fait partie d’un art de vivre, de cacher les moments de tragédie. Un mot qui ne sera jamais prononcé. Tout au plus évoquera-t-on « des hauts et des bas ». « On avait peur, dévoile Tanguy, lorsqu’on demandait de l’eau et qu’on ne nous en apportait pas. Surtout quand on voyait l’un d’entre nous tourner de l’œil. Peur aussi quand

ils nous ont transférés d’un camp à l’autre sans que nous sachions où l’on allait. » A quoi jouent les ravisseurs quand ils arrivent avec un serpent de 2 mètres ? « Vous avez vu le beau bébé

python ? Il a ses grands frères pas loin », disent-ils. Inévitablement, la famille a des problèmes de santé. Des diarrhées, surtout. « Malheureusement, les ravisseurs avaient laissé le sac de médicaments dans notre voiture. Ils nous ont apporté quelques comprimés douteux. On a refusé leurs perfusions. Un “médecin” est venu aussi. Il a diagnostiqué le palu alors qu’il n’y avait pas de moustiques... Nous faisons plus confiance à ma femme », dit laconiquement Tanguy.

Les otages sont tenus dans l’ignorance des tractations pour leur libération. « Nous n’avons eu aucune information pendant deux mois, raconte Tanguy Moulin-Fournier. Le seul signe avant-coureur de notre libération, c’est que tout à coup on nous a donné des fruits et des œufs. Ils cherchaient à nous remplumer avant de nous relâcher. » Les adultes ont perdu plus de 10 kg. « Quelques heures avant de nous libérer, ils nous ont dit : “C’est bon, faites vos bagages, on vous ramène au Cameroun.” On a roulé, puis on est arrivés dans la nuit, à moitié endormis. Ils nous ont ordonné : “Maintenant, vous courez, c’est en face.” On est tombés dans les bras des officiers camerounais qui nous attendaient. On était libres ! » C’est la Brigade d’intervention rapide qui a conduit l’opération. La famille arrive le matin à la résidence de l’ambassadeur de France à Yaoundé.

Rapidement, les Moulin-Fournier passent prendre quelques affaires à leur domicile. A midi, ils déjeunent avec

LE RÊVE DES ENFANTS POUR LE REPAS : DES FRITES

l'ambassadeur. On sait que la femme de celui-ci a réalisé le rêve des enfants pour le repas : des frites. Quand Laurent Fabius et une équipe médicale arrivent à la résidence du diplomate, vers 20 heures, les enfants dorment. Le ministre part immédiatement avec Tanguy, Albane et Cyril. Direction la présidence du Cameroun, afin de remercier le chef de l'Etat, Paul Biya. Pendant ce temps, une infirmière va réveiller les enfants pour un examen rapide, puis ils jouent à la console vidéo. De retour de la présidence, Laurent Fabius peut enfin les rencontrer. « Alors, les amateurs de frites ? » Les adultes ne cessent de répéter : « Ce n'est pas un rêve ? » Le ministre répond : « Non, non, vous ne rêvez pas. Vous êtes bien libres. » Très vite, on prend le chemin de l'aéroport. Laurent Fabius est pressé. Il doit repartir samedi midi pour la Turquie, où se tiendra une rencontre du Groupe des amis du peuple syrien.

Le samedi à 6 heures du matin, les Moulin-Fournier sont enfin à Orly. Dans le salon d'honneur, les larmes coulent. La famille s'enlace en formant comme une mêlée de rugby, puis gagne sous protection policière un grand hôtel du XV^e arrondissement. Tous les membres du clan passent ensuite des examens à l'hôpital. Les résultats sont bons. Mais nul ne peut prévoir quelles séquelles psychologiques peuvent se révéler dans plusieurs semaines, voire dans plusieurs années, notamment pour les enfants...

Repartir au Cameroun. Tanguy Moulin-Fournier y pensait sans doute en rasant sa barbe de deux mois. Dimanche, la famille entière est allée à la chapelle de la Médaille-Miraculeuse de la rue du Bac, à Paris, rendre grâce pour sa libération. Peut-être aussi pour réfléchir à un retour au Cameroun. Mais la lumière ne viendra pas de la prière. Le Quai d'Orsay a demandé aux Moulin-Fournier de ne pas repartir. Ils sont désormais une cible trop connue. ■

Liseron Boudoul (TF1).



6 heures du matin, Orly. Cyril Moulin-Fournier, le premier des ex-otages à descendre du Falcon de la République, salue François Hollande.

Albane porte dans les bras son plus jeune fils. Son frère, Romain Striffling, lui recouvre les épaules avec son manteau. Dans le cortège présidentiel, Valérie Trierweiler.

LES DESSOUS DE LEUR LIBÉRATION

Le ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, affirme à la télé : « On ne négocie pas » avec les preneurs d'otages. Dans l'ombre, c'est tout le contraire. Laurent Fabius, à qui François Hollande a demandé de piloter le dossier, sait qu'il y a une fenêtre de négociation.

Ceux qui ont capturé la famille Moulin-Fournier le 19 février sont des coupeurs de route sans liens forts avec Boko Haram. Le rapprochement de ce groupe avec les islamistes est fait par l'entremise de plusieurs chefs de tribu locaux. Autant que l'amateurisme des ravisseurs, cette implication de chefs de tribu facilitera la suite des pourparlers. Les revendications des preneurs d'otages, qui portaient au début sur une rançon, ont changé après la prise en main des négociations par Boko Haram. Les islamistes demandent la libération de plusieurs des leurs au Cameroun et au Nigeria.

Le 15 mars, Laurent Fabius se rend dans les deux pays pour faire avancer le dossier. Cinq jours avant, Ansaru, une dissidence de Boko Haram, a revendiqué l'exécution de sept otages étrangers, les islamistes croyant que les gouvernements nigérian et britannique préparaient une opération militaire pour les libérer. Pour le ministre français des Affaires étrangères, il y a urgence à rencontrer les autorités nigérianes, qui mènent un combat sans pitié contre Boko Haram. Fabius demande au président du Nigeria, Goodluck Jonathan, qu'il n'y ait pas d'intervention de l'ar-

mée. Les services secrets britanniques ont repéré la zone où sont détenus les otages.

Une cellule de crise a été installée à l'ambassade de France à Yaoundé. Laurent Fabius sollicite l'aide du président camerounais, Paul Biya. Fin mars, après avoir quelque peu traîné les pieds, celui-ci (il demandait un geste de la France dans l'enquête sur les biens mal acquis où il est impliqué) autorise la libération de prisonniers islamistes. Le Nigeria accepte également la libération de détenus « de second niveau », déclarant qu'ils étaient « en fin de peine ». Au moins six au Cameroun et quatre au Nigeria, selon nos informations. Les Lamido, des chefs de tribus musulmanes de l'extrême nord du Cameroun, servent d'intermédiaires avec les tribus du Nigeria et avec les ravisseurs.

Soudain, les choses s'accroissent. « La semaine dernière, nous avons le président camerounais au téléphone tous les jours », raconte un conseiller du ministre des Affaires étrangères. Jusqu'à jeudi soir, où Fabius reçoit un coup de téléphone du président Paul Biya lui annonçant la bonne nouvelle : « Les otages vont être libérés dans la nuit. »

Officiellement, aucune rançon n'a été payée par l'Etat français ni par GDF Suez, l'employeur de Tanguy Moulin-Fournier. Mais plusieurs sources assurent qu'une « compensation financière » a été versée, à titre de « dédommagement pour les frais de détention ». ■

Liseron BOUDOUL et Jacques DUPLESSY